



Campo, écrivain de l'âme

Marie-France Renard

Mis en ligne le 21/04/2006

L'aventure d'une anti-moderne italienne

Jusque-là les francophones ne connaissaient que deux livres exigeants de Cristina Campo: «Le Tigre Absence» (Arfuyen, 1996), des poèmes, denses et étranges, évoquant la poésie pure - «grand sphinx au visage illuminé» - et les plus hautes valeurs humaines, ainsi que «Les Impardonnables», (L'Arpenteur, 1992), un recueil d'essais sous-tendus par une passion de la perfection et de la beauté, où se livraient une pensée originale, altière, une grande érudition, un sens aigu de la langue et du style. Mais cet écrivain rare, doué d'une parole nourricière, gardait son mystère. Trois nouvelles publications, s'épaulant avec force - une biographie, des lettres et des essais - viennent quelque peu l'apprivoiser.

MONDAINE ET MYSTIQUE

Cette intellectuelle italienne, née à Bologne en 1923, dans une famille de musiciens et de médecins, s'appelait Vittoria Guerrini. De santé délicate, elle ne fréquenta pas l'école mais bénéficia d'une éducation soignée: elle apprit le français, l'anglais et l'allemand dans les livres de poésie. Toute sa vie fut ainsi marquée par le signe de la maladie et par un rapport conflictuel à l'histoire: son père avait occupé des postes

officiels sous le fascisme et s'était vu, après la guerre, emprisonné puis réhabilité. Elle-même choisira ses grandes causes, vibrant aux problèmes politiques et humanitaires, religieux et culturels. Sa biographe, Cristina De Stefano, nous la fait découvrir dans ses élans, ses excès, ses passions, se gardant de la moindre simplification abusive; elle rejoint ainsi la subtile analyse que Pietro Citati proposait de l'écrivain dans ses «Portraits de femmes»: «Cette anachorète possédait la courtoisie mondaine, la grâce exquise et insaisissable d'une dame italienne de la Renaissance ou d'une aristocrate de la Fronde. C'était aussi une créature enflammée, violente, pleine d'une ardeur chevaleresque (...) Elle avait un sens souverain des limites, de la frontière - elle, si démesurée dans son âme».

Dès les années 1950, s'impose le pseudonyme de Cristina Campo («campo, c'est le commencement d'Auschwitz», disait-elle) pour la publication de traductions, d'essais, de petites proses. Liée aux grands intellectuels du moment (Morante, Calasso, Fellini, Bertolucci...), elle fréquente le salon d'Elena Croce; elle est l'amie des poètes M. Luzi, L. Traverso, V. Sereni, M. Zambrano, et la compagne du philosophe Elemire Zolla. Mais au-delà de cette effervescence mondaine, elle est fascinée par les mystiques (elle traduit Simone Weil, H. von Hofmannsthal, etc.). Profondément religieuse, elle se convertit au catholicisme en 1964, milite avec Mgr Lefebvre et trouve un ultime refuge dans les rituels immuables du christianisme orthodoxe. Elle meurt à 53 ans et tombe dans l'oubli.

CHEMINEMENT D'UN ENGAGEMENT

La biographie, très documentée, offre un tableau passionnant et contrasté de l'Italie intellectuelle de l'après-guerre et donne à entendre, à travers les citations, les multiples voix qui ont accompagné le parcours d'une vie. Une de ces voix est justement celle de Mita, l'amie qui publie les lettres que, pendant 24 ans, Cristina Campo lui a adressées. D'une grande valeur littéraire et humaine, elles suivent le cheminement d'un engagement en écriture et retracent l'aventure d'une «anti-moderne» qui ne sera reconnue qu'à la fin des années 80!

Il restera à se plonger ensuite dans «La noix d'or» (dont le récit éponyme est une petite merveille autobiographique!). Ce volume propose des textes arrachés à l'oubli, des essais littéraires et religieux (parfois inédits ou publiés dans des journaux et des revues). Ils jouent, eux aussi, de la fameuse «sprezzatura», un concept clé de l'oeuvre de Cristina Campo, qui lui vient du «Courtisan» de Baldassare Castiglione. La «sprezzatura» est intraduisible en français, il s'agit d'un mélange harmonieux de légèreté, d'élégance, et d'une certaine hauteur.

On ne quitte qu'à regret ce monde de perfection.

© La Libre Belgique 2006